

« Novembre 76... »

Chantal Morin

Urgences, n° 13, 1986, p. 55-56.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025224ar>

DOI: 10.7202/025224ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Chantal Morin

Novembre 76, neuf heures du matin.

J'arrive à Pya, au Togo, en taxi-brousse.

Je suis sans bagages ou presque, c'est la première fois que je mets les pieds dans ce village et je n'ai pas les clés de la maison qu'on m'a désignée. Alors, je dois attendre jusqu'à midi qu'on vienne m'ouvrir.

J'attends, je guette l'inconnu, faisant le tour de la maison rose, rose comme les roses absentes ici en cette saison sèche. Deux fois, trois fois, quatre fois le tour et rien, personne, seulement des huttes de chaume, absentes, qui semblent abandonnées à leur poussière pour quelques heures.

J'attends, encore et encore et plus j'attends, plus je suis lasse de cette solitude qui m'accable comme si l'on me refusait déjà sans m'avoir ni vue ni connue. Pourtant, on m'a dit qu'ils étaient une centaine à habiter ce village. Mais où sont-ils donc?

Il fait une chaleur étouffante. Pour me rafraîchir, je m'assois sur le carrelage rouge à l'arrière de la maison, à l'abri du soleil. Je m'y étends, une brise tiède se lève tout à coup, c'est l'Harmattan, ça fait du bien.

J'entends des bruits... Je sens qu'on m'épie, qu'on me guette mais je ne vois que le bruissement des feuilles d'où émergent des ricanements incertains, comme s'ils avaient devant eux un quelconque personnage de cirque, possiblement dangereux, puant le chien pourri.

Soudainement, je les vois, là devant moi, tout petits, tout de noir vêtus, il n'y a que leurs dents qui soient blanches. Ce sont des enfants,

ils sont noirs et je suis blanche, je leur fais peur. Je leur fais signe, je les appelle, ils font quelques pas en arrière. Leurs grands orteils qu'ils déploient en éventail dans la terre rouge badigeonnent leurs jambes effilées d'où ressortent des genoux secs et plissés comme ceux des babouins. Leurs cuisses longues et bien musclées pour leur âge supportent un bassin et un ventre proéminent, caché tant bien que mal par une culotte courte qui aurait pu me servir de torchon depuis des mois tellement elle est en lambeaux. Sur quelques-uns d'entre eux, un kiwi vieilli de mûrissement semble ressortir de ce ventre ballonné duquel pendent deux bras eux aussi longs et secs. Je vois le rose de leurs mains circuler devant leur visage pour tenter d'y chasser les mouches qui persévèrent autour du nez dégoulinant de morve. Leur cou très musclé, parfois aussi large que la tête, peut supporter facilement un poids de plus de vingt litres d'eau. Leur visage tantôt ricaneur, tantôt apeuré, déforme les cicatrices qu'ils ont en guise d'empreintes. Leurs yeux d'ébène et d'ivoire, pleins de désir de connaître mon "pedigree", me jettent des regards furtifs dans un va-et-vient continu.

Rien ne peut nous rapprocher, pas même la langue.

Ils sont noirs et je suis blanche.